

L A

FOI DE MOYSE.

SERMON XV.

Sur Hébr. ch. xi. 24--26.

24. *Par la foi, Moïse étant déjà grand, refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon.*
25. *Choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché.*
26. *Et ayant estimé que l'opprobre de Christ étoit un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte, parce qu'il avoit égard à la rémunération.*

MES FRERES,

LE Sabbat est fait pour ^{Marc. 2.} l'homme, & non pas l'hom-^{27.}me pour le Sabbat, disoit Jésus-Christ aux Phari-
siens superstitieux, dans le ch. 2.
de

de l'Évangile de Saint Marc. Il n'en est pas ainsi de la Religion; la Religion est faite pour l'homme, & l'homme est fait pour la Religion. Ce n'est pas pour rien que l'homme a reçu de Dieu un ame intelligente & raisonnable, c'est afin qu'il se serve de son intelligence & de sa Raison pour connoître celui qui est la première intelligence & la Raison originale, dont celle de l'homme n'est qu'une expression, & une image infiniment au dessous de l'Original sur lequel elle a pris sa forme. Ce n'est pas non plus pour rien que l'homme en recevant de Dieu cette intelligence & cette Raison qui lui fait tant d'honneur, en a aussi reçu un cœur capable d'aimer tout ce que la Raison lui fait voir d'aimable. Cette même Raison, & cette même intelligence qui l'éleve à la contemplation de Dieu, & de ses perfections infinies, éleve & attache son cœur à Dieu, comme à celui qui étant l'Être Souverainement parfait, est
dés-

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 253
dés-là souverainement aimable. Ces deux idées renferment toute l'essence de la Religion, & comme c'est pour les deux ensemble, la connoissance, & l'amour de Dieu, que l'homme est fait, nous disons à cause de cela, que l'homme est fait pour la Religion. Mais nous disons aussi que la Religion est faite pour l'homme. Dans la Religion Dieu se fait connoître à l'homme, & sortant, pour ainsi dire, de ce fond de lumière qui l'environne, & qui seroit inaccessible à des yeux foibles comme les nôtres, il se fait voir, & se laisse, en quelque sorte, approcher par le côté de sa bonté & de son amour pour les hommes. Or c'est toujours par ce côté que nous le montre la Religion. De là viennent avec les loix & les préceptes, les promesses magnifiques, qui avec toute la douceur & la force d'un attrait divin, enlèvent notre ame, & l'attirent au service de Dieu. De là avec les promesses des biens infinis de l'éternité, coulent
dans

dans les ames les consolations inefables de la Grace, & l'ame alors touchée de Dieu, & sensible à tant d'avantages, dédaigne toute autre sorte de biens, & ne respire que pour ceux que la Religion & la foi lui présentent dans les promesses divines. C'est dans ces nobles & hauts sentimens que vivent tous les véritables Fideles: plus leur foi est pure, plus elle les détache de la terre, qui est le séjour de l'impureté, & elle excite en eux des desirs célestes. Telle a été, mes Freres, comme vous l'avez vû dans nos Sermons précédens, la foi des Patriarches, qui ne se regardoient sur la terre que comme étrangers, & qui avoient toujourns les yeux fixez vers le Ciel, la cité que Dieu leur tenoit toute prête pour les y recevoir au sortir de cette vie, & telle a été encore, & si vous voulez, même avec plus d'éclat, la foi de Moyse, qui tentée par les objets les plus capables de surprendre l'esprit & le cœur, c'est à dire, les richesses, & les
les

les honneurs d'un grand Royaume, n'en sentit aucune altération, & reserva toute son ardeur pour les biens célestes. *Par la foi, Moïse étant déjà grand, refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon; choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché; Et ayant estimé que l'opprobre de Christ étoit un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte, parce qu'il avoit égard à la rémunération.*

Pour traiter ce Texte avec l'ordre que demandent les matieres qui y sont contenes, nous le diviserons en quatre points généraux. Nous vous entretiendrons dans le premier de l'honneur que la fille de Pharaon fit à Moïse de le vouloir adopter, après avoir eu pour lui depuis son enfance une tendresse de mere. Dans le second nous verrons le refus que Moïse fit d'un honneur si éclatant, jusques à lui préférer les disgrâces & les opprobres dont

dont la nation étoit accablée en Egypte : *Il refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon, choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché; & ayant estimé l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte.* Nous montrerons dans le troisieme, quelle fut la cause d'un refus & d'un choix si surprenans; c'est que *Moïse avoit égard à la rémanération.* Dans le quatrieme enfin nous examinerons l'influence que la foi de Moïse eut & sur le refus qu'il fit de l'adoption de la Princesse, & sur le choix des afflictions qu'il préféra aux honneurs & aux richesses de l'Egypte, car ces premiers mots de mon Texte, *Par la foi*, portent également sur toutes ces choses : *Par la foi Moïse étant déjà grand refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon, & tout le reste que je vous ai lû.*

I. Par-
tic.

Nous avens vû dans le verset précédent les lumieres de la foi & la
ten-

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24.--26. 257

tendresse de la Nature unies ensemble dans le pere & la mere de Moïse , pour cacher sa naissance. Comme c'étoit un état fort violent que celui où ils se trouvoient , entre la frayeur de perdre leur vie avec celle de leur enfant , s'ils venoient à être découverts ; & l'horreur de sacrifier la vie de ce cher enfant , pour sauver la leur , en le révélant aux Egyptiens , ils prirent un milieu entre ces deux extrémités , mais milieu terrible , qui fut d'exposer ce petit enfant sur le Nil , grand & vaste fleuve qui coule le long du pais de Goscen , & qui de là va passer au lieu où étoit la ville capitale du Royaume. Ils lui firent pour cet effet avec toute l'industrie que l'esprit & le cœur leur pouvoient fournir , une espece de berceau de joncs entrelassez les uns dans les autres , ils l'enduisirent fort exactement de bitume pour empêcher l'eau d'y pouvoir entrer , & y ayant mis leur petit enfant , enveloppé de ses langes , ils l'allerent ensuite exposer sur les

TOM. II.

R

eaux

eaux du fleuve. Il ne m'appartient pas de vous peindre ici la douleur avec laquelle ils se séparèrent de ce cher enfant, & le virent flotter sur les ondes; l'art qui prête quelque fois à la Nature des mouvemens & des expressions qui lui donnent en certaines occasions une grandeur qu'elle n'a pas, se trouve ici surmonté par la Nature, & il ne peut l'imiter que par le silence qu'on dit qu'elle garde dans les plus grandes douleurs. Tout ce qui pouvoit dans cette triste conjoncture apporter quelque adoucissement à une douleur, qui sembloit n'en pouvoir plus recevoir, c'est que la même foi qui avoit encouragé ce pere & cette mere miserables à sauver pendant trois mois la vie de leur enfant des premiers dangers où elle avoit été exposée, étoit encore avec eux lors qu'ils lui préparoient ce berceau de joncs, & lors qu'ils l'alloient porter sur le fleuve. Ce fut, en effet, leur foi, & leur foi seule, qui leur fit dans toute cette action,

met-

mettre leur confiance en Dieu , & dans les soins de sa Providence, qui toujours bonne, toujours adorable, se chargea de la conduite de cet enfant. Elle eut continuellement les yeux sur lui, tant pour empêcher que les crocodiles, animaux voraces & furieux, qui sont en plus grand nombre dans le Nil, que dans aucun autre fleuve de l'Univers, ne le dévorassent; que pour garentir du naufrage ce vaisseau fragile, qui pouvoit si facilement être renversé par les ondes, ou être endommagé par la rencontre du moindre corps solide, & se remplir ainsi d'eau. Cette bonne Providence, qui tenant lieu de pere & de mere au jeune Moy-^{Exo. 2.} se l'avoit reçu de leurs mains, le garda parmi les roseaux où ils l'avoient porté, & un peu après elle amena proche de cet endroit du fleuve la fille de Pharaon, qui suivie de quelques femmes de sa Maison, étoit venue là pour se baigner. Les hommes ont ainsi toujours quelque fin de leurs actions, mais ils ne sa-

fant le sein d'une femme Egyptienne, il n'en voulut point, qu'il refusa de même toutes les autres nourrices Egyptiennes qu'on lui amena, & qu'une femme Hébreue ayant été ensuite appelée, il se mit d'abord à têter. Mais qu'y auroit-il eu en cela de merveilleux? C'étoit sa mere, que cette fille étoit allée appeller.

La bonne Princesse, sans s'informer si cette femme étoit la mere de l'enfant trouvé, ou non, le lui donna à allaiter. Elle le prit, l'emporta chez elle, & l'y nourrit jusques à ce qu'il fut sorti de cette premiere enfance qui n'est capable d'aucune instruction. Quand il fut un peu grand, la fille de Pharaon le redemanda, & voulut l'avoir auprès d'elle, pour le faire élever, comme un enfant qu'elle destinoit à être son héritier. Elle lui donna le nom de *Moÿse*, qui dans la langue Egyptienne veut dire un homme *sauvé de l'eau*, en mémoire de ce qu'elle l'avoit retiré du Nil,

Nil, où il auroit en peu de temps perdu la vie. Nous avons cru, disions-nous il n'y a qu'un moment, que c'eût été trop entreprendre que de vouloir peindre la douleur qu'eurent le pere & la mere de Moyse quand ils l'exposèrent sur l'eau; mais il ne seroit pas plus facile d'exprimer ici les anxietez & l'amertume de leur ame lors qu'il falut qu'ils rendissent cet enfant qui leur avoit tant coûté de larmes : plus ils l'avoient gardé auprès d'eux, plus la Nature, qui avoit mis en lui des qualitez propres à le faire aimer, avoit ferré les nœuds de leur amitié, & avoit, comme parle ailleurs l'Écriture, *colé leur ame à la sienne.* Ces semences cachées des belles inclinations & des grands talens qui se font quelque fois entrevoir dans un âge où la Nature est encore toute simple, & ignorante de l'art de dissimuler, promettoient à ce pere & à cette mere quelque chose de plus grand en leur enfant, qu'ils n'auroient osé s'en promettre dans

une condition comme la leur. Le voyant fortir d'entre leurs bras, ils le voyoient passer dans ceux d'une Princesse, qui aidant l'heureux naturel de leur fils, pouvoit le rendre capable des plus grands emplois, & l'élever à un fort haut rang : mais cela même qui auroit été pour d'autres peres un grand sujet de consolation, ne faisoit qu'augmenter la douleur d'un pere pieux & d'une mere vertueuse, qui voyoient que leur enfant alloit par là se plonger dans les délices du siècle, & mêler des mœurs Egyptiennes avec le sang d'Abraham.

Thermutis, (c'étoit le nom de la Princesse) prit tous les soins imaginables de faire élever le jeune Moyse, & elle ne négligea rien de tout ce qui pouvoit servir à lui former l'esprit & le corps. Les maîtres qui furent commis pour l'un & pour l'autre trouverent en lui un sujet digne de leur attention. Egalement propre aux exercices du corps, & aux fonctions de l'esprit, il s'atti-
ra

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 265
 ra l'estime de sa bienfaitrice, comme dans son berceau la beauté de son visage, jointe à l'infortune de la condition d'enfant exposé, lui avoit attiré sa compassion. Moïse avoit naturellement la langue un peu épaisse, ce qui le faisoit bégayer; & c'étoit, peut-être, le seul défaut qui se faisoit voir en sa personne; mais ce défaut, qui auroit pû avoir quelque chose de desagréable en tout autre que lui, particulièrement au milieu d'une Cour aussi florissante qu'étoit en ce temps-là celle d'Egypte, ne diminuoit en rien l'estime & la considération où il y étoit. Avec une éloquence vive & mâle, répandue dans tous ses discours, & soutenue de cet air doux & majestueux tout ensemble qui lui étoit naturel, il se faisoit agréablement écouter, & avoit le don de persuader; car c'est ce qui a fait dire à S. Estienne au Livre des Actes, qu'il étoit *puissant* Act. 7. *en paroles*; ce qui signifie qu'il avoit ^{22.} les expressions nobles, & le raisonnement grand & persuasif. Il

n'ignoroit aucune des sciences les plus estimées, la Géométrie, l'Astronomie, la Politique, l'art de faire la guerre : *Il avoit été instruit*, dit encore S. Estienne, *en toute la sagesse des Egyptiens*, qui étoient, peut-être en ces premiers temps, celui de tous les peuples du monde où il y avoit le plus de politesse & le plus de savoir. Avec un corps si bien fait, & un esprit si bien cultivé Moÿse ne pouvoit que s'employer avec succès au bien de l'Etat, & au service de son Prince. Aussi ne laissa-t-il pas demeurer oisives ces grandes qualitez. L'Egypte eut la guerre avec l'Ethiopie, il y alla servir son Roi, & s'y signala. Sa conduite & sa valeur parurent par tout où elles eurent besoin de se montrer, soit dans cette guerre, soit dans les autres que l'Etat eut alors à soutenir. Nous suivons ici pas à pas le bienheureux Martyr S. Estienne, qui nous dit encore dans le même endroit du Livre des Actes, que Moÿse fut puissant en

en exploits de guerre ; l'historien Juif l'a dit comme lui , & il s'est même étendu à nous en rapporter plusieurs faits très-mémorables, mais dont nous ne parlerons pas ici, parce que cela n'est pas de notre sujet.

*Joseph
Antiq.
Jud. l. 2.
ch. 5.*

La Princesse qui n'avoit pensé d'abord , en sauvant la vie au petit enfant Hébreu , qu'à satisfaire sa compassion , voyant dans la suite qu'elle avoit donné en la personne de Moÿse un ornement à l'Égypte, prit pour lui des sentimens si généreux , qu'elle voulut l'adopter. Les adoptions , aujourd'hui si rares , & dont l'usage ne se voit presque plus que dans les Constitutions de l'ancienne Jurisprudence , & dans les exemples que les histoires nous en ont laissez , étoit anciennement un des usages les plus établis chez les Grands , & chez les personnes riches, qui n'ayant point d'enfans , en adoptoient des autres familles, les incorporoient dans les leurs , & leur laissoient leurs noms & leurs biens ,

com

comme si c'eussent été leurs propres enfans ; ce qui a fait définir aux Jurisconsultes l'adoption, *une imitation de la Nature*. Celle que Thermutis se proposoit de donner à Moÿse ne pouvoit avoir rien que de grand & de glorieux, puis qu'elle l'auroit fait passer de la condition de simple particulier à celle de Prince. Dans une adoption de cette nature l'ambition trouve sous ses pas, & sans qu'elle ait besoin de se l'ouvrir elle-même à force de travaux & de peines, la plus brillante carrière qu'elle puisse désirer. La cupidité y rencontre aussi par tout les moyens de se satisfaire. Veut-elle des richesses ? Elles proviennent souvent ses désirs ; plus souvent la peine de les chercher. Veut-elle des plaisirs ? Ils viennent en foule, & la difficulté est plus à les choisir, qu'à se les multiplier. Enfin, tout ce que le monde a de douceurs & de charmes, c'est dans les maisons des Rois qu'il le fait briller. L'adoption que la généreuse

Ther-

Thermutis vouloit faire de Moyse lui disoit tout cela, & son propre cœur, oui, ce cœur, qui naturellement aime tant à se flatter, lui en auroit encore dit davantage s'il avoit voulu l'écouter, & prendre ses conseils. Mais Moyse consultoit une voix moins suspecte que celle du cœur, c'étoit la voix de sa conscience, la voix de la Religion. Armé ainsi contre lui-même, il résiste aux mouvemens de l'ambition, & refuse un honneur que tout autre homme que lui auroit passionnément désiré, ou qu'il n'auroit même osé regarder que de loin, & comme un songe agréable, qui fuit à l'esprit, plus l'esprit veut s'efforcer à le retenir : *Il refusa*, dit nôtre Apôtre, *d'être nommé fils de la fille de Pharaon, & il choisit plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché, ayant estimé que l'opprobre de Christ étoit un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte.* C'est la matiere de nôtre second point.

Quel-

II. Par-
tic.Act.7.
21.Exo.2.
10.

Quelques Théologiens pour relever davantage la générosité surprenante du refus que Moïse fit d'être adopté par la fille de Pharaon, ont dit que cette Princesse étoit l'héritière présomptive de la Couronne, le Roi son pere n'ayant point de fils pour lui succéder; & qu'ainsi Moïse auroit pû monter sur le trône de l'Égypte, s'il avoit accepté l'honneur qui lui étoit offert dans cette adoption. Mais ni S. Estienne dans le ch. 7. du Livre des Actes, ni Moïse lui-même dans le ch. 2. du Livre de l'Exode, ne disent là-dessus autre chose, sinon que cette Princesse traitta Moïse comme son fils; ce qui se doit simplement entendre de cette cordiale affection, & de ces soins merveilleux que nous venons de voir qu'elle prit de lui. Nôtre Apôtre nous a expliqué jusques où devoit s'étendre le sens de ces paroles de l'Exode, *il lui fut pour fils*, en les rapportant comme il fait ici, au dessein que la fille de Pharaon avoit for-

formé d'adopter Moÿse, & il nous dit simplement que Moÿse en le refusant, préféra les afflictions de sa nation aux richesses de l'Égypte. Si ce refus avoit porté jusqu'à la Couronne de ce grand Royaume, il y a apparence que S. Paul n'auroit pas manqué de le remarquer; la chose auroit été trop importante, & elle auroit été d'un trop grand poids auprès des Hébreux à qui il écrivoit, pour n'y avoir pas fait attention. Mais cela n'a aucun fondement dans l'histoire. Thermutis étoit fille du Roi Salatis: ce Prince avoit fait environ dans la penultième, ou dans la dernière année de son regne l'édicte qui ordonnoit de faire mourir les enfans mâles des Hébreux qui naîtreient de là en avant. Moÿse naquit dans ce triste temps, Thermutis lui sauva la vie, & en cette même année le Roi son pere mourut, & Bocœon lui succéda, comme nous l'avons rapporté dans notre Action précédente, sur le témoignage de Joseph dans son premier

mier Livre contre Appion. Bœon, selon le même Historien, regna 44. ans: Moïse n'en avoit que 40. quand il sortit d'Égypte; & ainsi ce fut sous le regne de Bœon, qui n'étoit pas le pere de Thermutis, que Moïse fut élevé à la Cour, & que la Princesse voulut l'adopter. Mais comme elle n'avoit alors aucun droit au trône, qui étoit occupé par un Roi, autre que son pere, l'adoption qu'elle auroit faite de Moïse, n'auroit pas pû donner à ce fils adoptif un droit qu'elle n'avoit pas elle-même. Ces raisons sont concluantes.

Aussi n'est-il pas nécessaire, mes Freres bien-aimez, de recourir à ces sortes d'embellissemens étrangers, pour rehausser l'éclat du desintéressement de Moïse, dans le refus qu'il fit d'être adopté par la fille du Roi; cette grande action se recommande assez d'elle-même, & elle est assez éclatante par son propre mérite, sans lui en attacher de postiche & de controuvé. Conten-

tons

tons nous de suivre en tout cela les expressions de nôtre Apôtre, qui nous la fait envisager presque par tous ses côtez , & dont les moindres nous y font découvrir une grandeur d'ame qui surprend & étonne l'imagination.

Moyse refuse d'être nommé fils de la fille de Pharaon, & d'être reconnu pour tel dans tout le Royaume. Eh! que de respects perdus pour lui par un refus si peu naturel! Que de soumissions éclipsées de devant ses yeux! Que d'hommages retenus, & écartez loin de sa personne, qui seroient venus en foule de toutes les Provinces du Royaume solliciter sa faveur & sa protection! Au lieu de se voir environné d'une foule de Courtisans, il va se trouver seul, & abandonné de tout le monde. En un seul jour, en une heure, en un moment, par un refus si inattendu il perd son credit, ses emplois, & ce qui devoit encore lui être plus cher que tout, l'estime & l'affection de sa bienfaitrice.

ce. Il faut l'avouer, mes Freres, s'il n'y avoit pas dans ce refus une grandeur d'ame plus qu'héroïque, il y avoit une bassesse, ou une stupidité, qui trouveroient à peine leur pareille au monde: or comme on ne feroit, sans faire encore plus de tort à son bon sens, qu'à celui de Moÿse, lui attribuer des sentimens si déraisonnables, on ne peut regarder le refus qu'il fit, que comme une action plus digne d'un homme extraordinaire, que ne l'auroit été l'acceptation de l'honneur que lui offroit la fille de Pharaon en l'adoptant pour son fils.

Mais peut être qu'un refus si grand & si héroïque cachoit quelque motif secret qui faisoit pencher le cœur vers quelque autre intérêt, s'il est possible, plus vif & plus délicat, & où l'amour propre trouvoit mieux de quoi se complaire. Ah! mes Freres, c'est ici que ce refus se montre encore plus admirable; *Moÿse choisissoit plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu*
que

que de jouir des grandeurs & des délices de l'Égypte. Moÿse refuse donc pour choisir ; mais que choisit-il ? Il choisit d'être affligé , d'être mal-traité. Vous feriez-vous attendus à un tel choix ? le trouveriez-vous dans vôtre cœur ? le trouveriez-vous dans vôtre Raison ? le trouveriez-vous dans les manieres ordinaires des hommes , & dans les maximes qu'ils prennent pour regle de leur conduite ? Non , vous ne l'y trouveriez pas , & ce n'est pas aussi là qu'il le faut chercher. Le cœur dira ; *Il n'est pas en moi ;* j'aime le repos , les plaisirs , la joye. La Raison dira , *Il n'est pas en moi ;* je me résous bien à souffrir quand il le faut nécessairement , & que je ne puis pas l'éviter , mais j'éloigne , tant que je puis , les afflictions & les disgraces. L'exemple de tout le reste du monde dira de même , *Il n'est pas en moi.* Nous regardons tous comme une bassesse d'ame , & comme une imprudence impardonnable , de s'exposer à être mal traité , &

rien ne nous plaît davantage que d'être dans l'estime des autres, d'en être honoré, chéri, caressé. Il a été pourtant en Moyse, mes Freres, ce choix des souffrances, & des mauvais traitemens. Cet homme né avec un esprit si propre pour toutes les sciences; cet homme élevé par les plus grands maîtres qu'il y eût en Egypte, par les soins, & sous les yeux d'une grande Princesse; cet homme nourri à l'une des plus polies & des plus savantes Cours de l'Univers; cet homme *puissant en dits & en faits*, n'est pas plustôt parvenu au comble du bonheur par la faveur toute singuliere que la Princesse lui fait de le vouloir adopter, qu'il s'oublie lui-même, & comme si la tête lui avoit tourné tout d'un coup, & qu'il n'eût plus ce même esprit & ce même cœur qui avoient jusques alors paru en lui avec tant de distinction, il laisse en un moment échapper toute sa gloire, & lui préfere des injures, des mépris, des persécutions.

tions. Certes, il n'y a jamais rien eu ou de plus grand ou de plus petit qu'un choix de cette nature.

Toute la vie de Moÿse a été un paradoxe à la Raïson humaine. Un enfant exposé par ses pere & mere, & ensuite recueilli & sauvé par une fille de Roi, c'est un vrai paradoxe, une chose qui surprend, & qui allie ensemble un malheur affreux avec un bonheur inestimable. Un favori, un Chef d'armée retrouvé dans la personne d'un berger, comme il arriva à Moÿse lors qu'il eut quitté l'Égypte, & qu'il se fut retiré en Madian; un berger ensuite redevenu Chef de toute une nation, dont il est le libérateur; comme on le vit en lui quand Dieu l'appella de la montagne d'Oreb, & d'auprès des troupeaux de Jetro, pour retourner en Égypte, & délivrer Israël; c'étoient de purs paradoxes que tout cela, des contrastes qui mettoient la Raïson à bout. Mais dans toutes ces occasions Moÿse étoit mené tantôt par une secre-

te Providence , comme dans son exposition sur le fleuve , & dans sa sortie d'Egypte ; & tantôt par des ordres exprès de Dieu , comme dans le buisson d'Oreb ; mais ici , & dans le choix dont nôtre Texte nous parle , c'est Moÿse lui-même qui décide de son sort ; le choix est de lui , & c'est aussi ce qui le rend plus surprenant , & pour me servir encore de ce mot , ce qui le rend plus *paradoxe*. Sa nation étoit encore en ce temps-là fort malheureuse en Egypte , & quoi que l'édicte sous les horreurs duquel Moÿse étoit né , ne subsistât plus , comme je l'ai démontré dans mon Action précédente , les miseres du peuple de Dieu n'avoient pas pris fin avec ce cruel édicte ; les persécutions contre les Hébreux continuoient toujours , & les Pharaons qui se succédoient sur le trône , sembloient se communiquer l'un à l'autre le même esprit de rigueur & d'injustice contre les enfans d'Israël. Moÿse , qui étoit de leur race , & qui en faisoit même

me

me son plus grand honneur , ne peut vivre content en Egypte , tandis que ses freres y traînent leur vie dans l'esclavage , & il préfère leur état au sien , lors qu'il se sent incapable d'adoucir leurs peines par les plaisirs qu'il goûteroit dans une condition fort différente de la leur : *Il choisit plutôt , dit l'Apostre , d'être affligé avec le peuple de Dieu , que de jouir pour un peu de temps des délices du péché.*

Ne croyez pas, au reste, mes Freres, que par ces délices du péché S. Paul ait entendu ces criminelles douceurs que les gens du monde , qui n'ont aucune crainte de Dieu , ni aucun soin de leur salut , trouvent à satisfaire leurs passions brutales ; ces plaisirs que les hommes sensuels goûtent dans la délicatesse du manger & du boire , & dans les excès de l'un & de l'autre ; ces plaisirs honteux de l'impureté dont le cœur d'un débauché a fait son idole. Moyse auroit pû vivre à tous ces égards dans l'innocence , & il n'auroit pas

eu à refuser pour cela l'adoption qui lui étoit présentée. L'air des grandes Cours est d'ordinaire contagieux à la pureté des mœurs, mais le poison n'en est pourtant pas toujours si subtil, ni si généralement répandu, qu'il soit absolument impossible de s'en défendre; il y a de bonnes ames par tout, & quelque fois jusqu'au pied même du trône l'innocence des mœurs peut aborder les mauvais exemples des Souverains, & n'avoir à rougir que de leurs vices. Mais ce que l'Apostre entend par ces délices du péché que Moÿse rejetta en Egypte, c'étoit ces plaisirs que le cœur savoure dans une brillante prospérité, & dans une élévation telle qu'auroit été la sienne, par une adoption qui lui auroit donné le rang de Prince. C'étoit ces plaisirs vifs & délicats que l'on trouve à se voir applaudi, flatté, adoré dans une place éminente, où le cœur s'oublie, & oublie Dieu. Le monde autorise ces sentimens, mais la piété les condamne; car comme

me

me l'amour propre en est également & le principe & la fin, ils ne peuvent dès-là être sans péché: raison suffisante elle seule pour les rendre suspects à une ame pure, & pour les lui faire regarder comme des *délices du péché*, indignes par conséquent de l'occuper, & de captiver son amour.

A cette première raison il s'en joignoit encore une autre, qui pour n'être pas de la même force que la première, ne laisse pas de devoir faire impression dans l'ame de toute personne raisonnable, c'est que tous les plaisirs mondains, ceux même qui paroissent les plus innocens, & ceux qui semblent être les plus solides, sont d'une très-courte durée. Moïse fut frappé de cette raison, comme il l'avoit été de la première, & il considéra qu'il n'en pourroit jouir que peu de temps. L'instabilité naturelle à toutes les choses humaines se présenta à son esprit, & lors qu'il se voyoit déjà arrivé au haut de la rouë, il se con-

S 5 fidé,

sidéroit comme descendu au plus bas; car ce trajet, tout grand qu'il paroît de loin, se fait quelque fois dans un moment. Il envisageoit la fragilité, touÿours menaçante, de la vie humaine. Je suis aujourd'hui, & demain, peut être, je ne ferai plus; & ces objets qui flattent mes sens, ces plaisirs dont mon ame ne pourroit se lasser de goûter les charmes, où seront-ils alors pour moi, & que seront-ils devenus? Allez grandeurs, richesses, honneurs, plaisirs, vous n'avez plus d'attraits pour moi; je vous quitte avant que vous me quittiez, & que la mort m'enleve à vous, & *je choisís plus-tôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché.* Ainsi pensoit, & ainsi parloit en lui-même, le sage & le pieux Moÿse. Mais nôtre Apôtre nous fait encore remarquer dans les hauts sentimens de ce saint homme une chose bien considérable, c'est que ces disgrâces que Moÿse préféra aux honneurs,

neurs, aux plaisirs, & aux richesses d'Egypte, étoient l'opprobre de Christ; *ayant estimé, dit-il, l'opprobre de Christ un trésor plus grand que les richesses de l'Egypte.* Cela est surprenant, mes Freres, que l'opprobre où étoit le peuple de Dieu, près de deux mille ans avant Jésus-Christ, ait été pourtant l'opprobre de Christ; & plus surprenant encore, que Moïse l'ait regardé sous une face si éloignée. Eclaircissions tout cela en peu de mots.

Les afflictions des enfans d'Israël en Egypte étoient l'opprobre de Christ, en ce qu'ils étoient le peuple du Messie. Cela se prouve en deux manieres; premièrement, parce que ce peuple étoit l'Eglise, & que l'Eglise est, selon S. Paul, dans plusieurs de ses Epistres, *le corps de Christ*; & selon le même Apôtre dans le ch. 4. de l'Epistre aux Ephesiens, ces grandes véritez vont ensemble, *un seul corps, un seul Esprit, un seul Seigneur, & un seul Dieu.* Ce seul corps c'est l'Eglise;

&

Eph. 5. & ce *seul Seigneur*, c'est Jésus-
23. Christ, dont l'Apostre dit dans le
 ch. 5. de la même Epistre, qu'il
 est le *Chef & le Seigneur de son*
corps. Or comme il n'y a point plu-
 sieurs Eglises, mais une seule de-
 puis Adam jusques-à la fin du mon-
 de; ni plusieurs Chefs de ce corps
 mystique, qui autrement seroit un
 monstre à plusieurs têtes, mais un
 seul Chef, une seule tête, qui est
 Jésus-Christ, il s'ensuit de là que
 les opprobres de l'Eglise sont ceux
 de Jésus-Christ, en quelque temps
 qu'ils ayent été faits à l'Eglise.
 Cela n'a pas de difficulté dans les
 temps de l'Evangile; Jésus-Christ
 s'en est lui-même expliqué ainsi à
 S. Paul sur le chemin de Damas;
Act. 9. *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-*
4. *tu?* Et selon cette même idée cet
 Apostre a appelé les mortifications
 qu'on lui donnoit, & aux autres
2 Cor. Chrétiens comme lui, *les mortifica-*
4. 10. *tions du Seigneur Jésus*. Il a ap-
 appelé les flétrissures qui étoient fai-
 tes à son honneur, *les flétrissures*
Gal. 6. *du*
17.

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 285
du Seigneur Jésus ; & les afflictions
 qu'il souffroit, *les afflictions de Christ.* Col. 1.
 Avant que le Fils de Dieu eût été ^{24.}
 manifesté en chair cette rélation
 des souffrances de l'Eglise à lui étoit
 moins évidente qu'elle ne l'a été
 depuis , mais c'étoit dans le fond
 la même ; & si elle ne l'étoit pas
 toujours aux yeux des Fideles, elle
 l'étoit aux yeux de Dieu.

La seconde raison qui prouve ce
 que nous venons de dire du peuple
 d'Israël en Egypte , qu'il étoit le
 peuple de Christ , c'est que Jésus-
 Christ l'appella lui-même son peu-
 ple dans les paroles qu'il adressa à
 Moïse du milieu du buisson ardent
 sur la montagne d'Oreb: *J'ai vu*, ^{Exo. 3.}
j'ai vu, lui dit-il, *l'affliction de mon*
peuple qui est en Egypte. Car que
 ce fût Jésus-Christ, le Fils de Dieu,
 qui parût & qui parlât à Moïse
 dans cette magnifique Vision , on
 ne peut pas en douter , puis qu'il
 y est caractérisé du nom d'*Ange de*
Dieu, ou d'Envoyé de Dieu, car
Ange veut dire là un envoyé, qui a
 été

été dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament le titre ordinaire de Jésus-Christ, & du nom de *Jehovah*, & de Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac*, & de *Jacob*; nom & titre qui ne peuvent convenir qu'à Dieu, & nullement à un simple Ange. Toutes ces choses prouvent donc manifestement que l'opprobre du peuple d'Israël dans la servitude d'Égypte étoit réellement *l'opprobre de Christ*, tant aux yeux de Dieu, qu'à ceux de Jésus-Christ, qui par l'intérêt qu'il y prenoit, regardoit dès lors les outrages faits à son Eglise, comme faits à lui-même.

Mais Moïse envisageoit-il du même œil les afflictions du peuple de Dieu, & pouvoit-il effectivement les regarder sous cette idée *d'opprobre de Christ*, comme il semble que S. Paul le marque en disant de lui, *qu'il avoit estimé l'opprobre de Christ un trésor plus grand que les richesses de l'Égypte*? J'avoue que l'Apostre pourroit avoir donné de lui-même ce nom *d'opprobre de Christ*

Christ aux afflictions des Israélites, par les raisons que je viens d'en alleguer, sans que Moyse les eût considérées précisément sous cette notion, qui peut sembler être un peu trop éloignée des notions & du langage de son temps. Cependant, je ne vois rien qui empêche que ce saint homme n'ait eu lui-même cette idée des souffrances du peuple de Dieu. Nous devons nous garder de faire les anciens Fideles aussi éclairés que ceux qui vivent sous la Dispensation de l'Évangile; il y auroit de l'imprudence à les vouloir faire passer pour plus éclairés qu'ils ne peuvent l'avoir été; Jésus-Christ & ses Apostres nous en ont parlé autrement. Mais c'est aussi une extrémité tout opposée à cette première, de s'imaginer que les anciens Fideles n'ayent eu que des notions vagues du Messie, & qu'ils aient seulement fû & crû qu'un jour Dieu l'envoyeroit au monde, pour le bonheur du genre humain. Très-assûrément ils en ont connu davantage,

ge, & je n'oserois pas me persuader qu'ils en eussent fû assez pour leur salut, s'ils n'avoient connu que cela. Mais sans entrer présentement dans cette discussion, plus difficile que nécessaire, je dis que Moïse ne pouvant pas ignorer que le peuple d'Israël étoit, comme je viens de le faire voir, le peuple du Messie, il a pû par les seules lumieres de la foi de ce temps-là regarder les outrages faits au peuple du Messie, comme des opprobres faits au Messie même. Il est aussi beaucoup plus naturel de prendre en ce sens, qu'en tout autre, les expressions de S. Paul dans nôtre Texte, *ayant estimé*, dit-il, *que l'opprobre de Christ*, car c'étoit cela même qui rendoit encore à Moïse infiniment plus estimables les afflictions du peuple de Dieu, *ayant donc estimé que l'opprobre de Christ étoit un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte.* Des sentimens si élevez ne pouvoient avoir dans une ame comme étoit celle de Moïse, que quelque motif d'un
genre

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 289
genre fort supérieur à tous ceux des actions des hommes; & c'est aussi ce que l'Apostre nous découvre dans les mots suivans, *Il avoit égard à la rémunération.* C'est nôtre troisieme partie.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre ici à montrer que la récompense qui encourageoit Moÿse au desintéressement qu'il eut pour les honneurs & les richesses de l'Egypte, n'étoit ni de se voir un jour à la tête du peuple de Dieu pour le délivrer de sa servitude, & le mener en Canaan; ni la possession elle-même du pais de Canaan; ni enfin telle autre récompense de cette nature. Pour la premiere, il pouvoit bien lui venir dans l'esprit que Dieu voulant délivrer son peuple se serviroit de lui pour l'exécution de ce grand dessein; il paroît par un trait particulier de sa vie, rapporté au ch. 7. du Livre des Actes, qu'il avoit jugé en tuant l'Egyptien, que les Israélites reconnoïtroient que Dieu leur donneroit la

III. Partie.

T

Tom. II.

déli-

délivrance par son moyen. Mais outre qu'il n'est pas certain que Moÿse eût ce pressentiment lors qu'avant cela il avoit refusé d'être adopté par la fille de Pharaon, il ignoroit entierement les vûes particulieres que Dieu avoit sur lui à cet égard. Et puis, honneurs pour honneurs, & richesses pour richesses, les honneurs & les richesses d'Egypte auroient bien eu d'autres attraits que la qualité de simple Hébreu mis à la tête d'une multitude tumultueuse d'esclaves & de fugitifs. L'espérance de posséder le païs de Canaan étoit quelque chose de plus évident à l'esprit d'un Israélite, il est vrai. Ce païs avoit été solennellement promis de Dieu à leurs peres, & le temps marqué dans les Oracles pour le posséder étoit déjà bien proche : mais Moÿse n'avoit aucun droit particulier de s'en promettre la conquête : en effet il n'y entra pas, & s'il eût agi par ce motif, lors qu'il refusa les honneurs que la fille du Roi lui vouloit

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 291
loit faire, il s'y feroit trompé, & il auroit eu le déplaisir de se voir frustré de son attente, puis qu'après 40. ans de fatigues il n'eut pour toute consolation que le plaisir de voir du haut d'une montagne le pais de Canaan; mais il n'y entra point, & il mourut dans le desert.

Il faut donc écarter ici pour l'explication des paroles de l'Apostre toutes ces sortes de vûes terrestres que certains Interpretes, peu favorables à la foi des Anciens, ont voulu donner à l'intention de Moyse. J'ajoute à cela que S. Paul n'auroit gueres raisonné conséquemment pour le dessein qu'il s'étoit proposé dans tout ce chapitre en particulier, & dans le but général de cette Epistre, si effectivement les vûes de Moyse en s'exposant aux afflictions de sa nation avoient été d'en recevoir la récompense sur la terre. S. Paul vouloit faire entendre aux Hébreux persécutez qu'il n'y avoit ni perte de biens, ni outrages, ni cruauté, qu'ils ne dus-

T 2

sent

sent souffrir, dans l'espérance d'en être récompensez après cette vie: or qu'eût fait à cela, je vous prie, l'exemple de Moÿse, si Moÿse en choisissant d'être affligé avec le peuple de Dieu, & estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte, s'étoit proposé d'en recevoir dès cette vie une récompense glorieuse? Bien loin que cet exemple eût servi au but de S. Paul, il y auroit été tout contraire. Nous souffrons, lui auroient dit les Hébreux, l'opprobre de Christ, nous abandonnons toutes choses pour son Evangile, mais nous promettez-vous ici bas une condition meilleure que celle que nous quittons, ou qui du moins soit capable de nous dédommager de nos pertes? Pouvons-nous, comme Moÿse regarder à une telle récompense? Non, leur auroit-il dit, vous ne le pouvez pas: vôtre récompense n'est pas en cette vie, elle est dans le Ciel. Et pourquoi donc, lui auroient-ils répliqué, nous

nous venez-vous parler de Moïse, & nous alleguer l'exemple d'un desintéressement qui n'a eu rien de commun avec celui que vous exigez de nous ? Tout cela fait voir, mes Freres, que S. Paul entendoit ici par la *rémunération* que Moïse avoit en vûe, toute autre chose qu'une récompense sur la terre, en quoi qu'elle eût pû consister.

Vous n'avez pas de peine, Chrétiens, à deviner où il l'attendoit, & où il la cherchoit. C'est là où vous la cherchez vous-mêmes, dans le Ciel. Il n'y a que le Ciel qui puisse payer les dettes que Dieu se plaît à contracter misericordieusement en faveur de ceux qui le servent. La terre de Canaan qu'il avoit promise aux Israélites, & qu'il leur donna en effet, n'étoit que comme une espece d'intérêt qu'il leur avoit accordé, dans l'attente du paiement. Sous l'Evangile cette espece d'intérêt a cessé, parce que Dieu a substitué en sa place les grands & inestimables dons de la Grace, les-

quels il a fait abonder par Christ :

Jean 1. 16. Eph. I. 3. *Nous puisons tous de sa plénitude grace sur grace ; & béni soit Dieu qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Jésus-Christ. Au lieu de l'esprit de servitude qui dominoit sous la Loi,*

Rom. 8. 15. *il nous a donné l'Esprit d'adoption par lequel nous crions, Abba, Père.*

Eph. I. 14. *Au lieu de ces arrhes terrestres & périssables de la Canaan, dont il avoit mis les Israélites en possession, il nous a donné les arrhes de l'Esprit, & ces arrhes ne nous sont jamais enlevées ; nous les portons avec nous jusques au Ciel, où nous entrons en possession de l'héritage lui-même. C'étoit cet héritage que Moÿse avoit dans l'esprit, & dont le desir & l'attente lui faisoit regarder d'un œil de mépris l'héritage de la Princesse qui vouloit l'adopter.*

Loin d'ici donc, je vous prie, ces fausses délicatesses de je ne fais quels mystiques, qui pour raffiner sur leur propre cœur, & sur la Religion

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 295
ligion même de Dieu, se sont allez
figurer qu'il faut tout faire pour
Dieu, sans aucune vûe sur la récom-
pense. Si par cette récompense ils en-
tendoient quelques-uns de ces biens
terrestres, qui souvent sont à la pié-
té un fardeau qui la fait baisser, &
la rapproche de la terre, ils auroi-
ent raison; mais où est le Chrétien,
qui sans affecter ces maximes guin-
dées des *mystiques*, n'en ait pas dit
autant? Que si par ce desintéresse-
ment de soi-même & de la récom-
pense ils entendent la félicité du
Ciel, que les Abrahams, les Isaacs,
les Jacobs, les Moyse, & généra-
lement tous les Saints, tant de l'an-
cienne loi, que de la nouvelle, se
sont proposé dans les actes les plus
purs de leur foi, on n'a qu'à de-
mander à Dieu qu'il fasse des hom-
mes sans désirs, & une Religion
sans récompenses; mais jusqu'à ce
qu'il ait ainsi fait des hommes &
une Religion d'une nouvelle espe-
ce, l'homme aura droit de désirer
d'être heureux; Dieu aura droit de

le lui promettre, & l'homme placé entre le désir & la promesse sera toujours fondé à y regarder, en s'acquittant de son devoir. Nous avons trouvé déjà plusieurs fois sur nos pas dans l'explication de ce chapitre ces sentimens outrez des mystiques, & nous les avons assez refusés, pour ne nous y arrêter pas ici davantage. Passons à nôtre dernier point, qui regarde l'influence que la foi de Moÿse a eue dans toutes les choses que nous venons d'examiner. *Par la foi, nous dit l'Apôtre, Moÿse étant déjà grand refusa d'être nommé fils de la fille de Pharaon, choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché; & ayant estimé l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte, parce qu'il avoit égard à la rémunération.*

IV. Par-
tie.

La foi de Moÿse, mes Freres, portoit sur toutes ces choses, & les embrassoit toutes d'une seule vûe. Par elle il refusa l'adoption qui lui étoit

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 297
étoit présentée : par elle il préféra les afflictions du peuple de Dieu à toutes les douceurs que le rang de fils adoptif de la Princesse lui auroit fait trouver en Egypte ; & par elle l'opprobre de Christ fut pour lui un trésor d'un prix que toutes les richesses du monde n'auroient sù égaler. C'est , mes Freres , que quand on est bien persuadé qu'il y a un Dieu , & qu'en s'attachant à lui avec toute l'étendue d'esprit & de cœur dont on est capable , on ne se sent de disposition que pour le service d'un si bon maître ; on est assuré qu'il ne laissera pas sans récompense le zele qu'on aura eu pour son service , & qu'il récompensera en Dieu , & non pas en homme , la fidélité de ceux qui se feront attachez à lui. Ce sont là des sentimens que la Raison fait naître dans une ame où elle peut se faire entendre , & lors que le cœur n'a pas encore pris avec le monde ces forts engagemens qu'il est si difficile de rompre. La foi vient ensui-

te au secours de la Raison, & appuyée sur les promesses de Dieu elle acheve dans une ame ce que la Raison n'avoit fait qu'y ébaucher. Elle lui fait voir dans la main de Dieu la récompense de son zele : mais quelle récompense, Chrétiens ? Une couronne : mais encore, quelle couronne ? Une couronne inflétrissable de gloire. Et de quelle gloire ? d'une gloire passagere, comme celle de toutes les autres couronnes ? Non, c'est une gloire éternelle ; une gloire dont le fonds est en Dieu, & qui tire sans interruption & sans fin de la plénitude de Dieu gloire pour gloire. A la vûe d'un si grand objet le cœur se déprend de la terre, & n'a plus d'ardeur que pour le Ciel. Un Fidele dans cet état ne tient ni à ses emplois, ni à ses richesses, ni à son repos, ni aux joyes même les plus innocentes ; il ne tient qu'à Dieu, & la même foi qui le rend insensible à toutes ces choses, l'affermir contre les disgraces & les afflictions. Quand
on

on ne les regarde qu'avec les yeux de la chair, l'aspect en est effroyable, le cœur en frémit; mais quand c'est avec les yeux de la foi qu'on les envisage, on n'y trouve plus cette horreur dont on avoit été d'abord si frappé: au lieu de la honte on y trouve de la gloire; au lieu d'un poids accablant, on trouve qu'elles sont légères, & au lieu de cette longueur & de cette durée qui semble ne devoir point avoir de fin, on trouve qu'elles ne font que passer, parce que la foi voit & contemple dans ces afflictions & dans ces opprobres une récompense infinie qui en cache toute l'horreur, & qui en adoucit toute l'amertume:

Tout bien compté, les souffrances du temps présent ne sont point à contrebalancer avec la gloire à venir, qui doit être révélée en nous: & nous savons que nôtre affliction légère, & qui ne fait que passer, doit produire en nous une gloire souverainement excellente: c'est pourquoi nous ne regardons point aux choses visibles; car elles

Rom. 8.
18.

2 Cor. 4.
17. 18.

elles ne sont que pour un temps; mais aux invisibles, qui sont éternelles.

Ainsi s'exprimoit l'Apostre S. Paul, & pour lui, & pour tous les vrais Fideles dans son Epistre aux Romains, & dans sa seconde aux Corinthiens; & ainsi avoit pensé & agi Moyse lors qu'il refusa une adoption qui l'auroit élevé au faite des honneurs dans le Royaume d'Egypte, comblé de biens, & fait vivre dans les délices, pour leur préférer l'opprobre de Christ, & les afflictions de son peuple.

Mais la foi demandoit-elle à Moyse ce refus d'une adoption qui lui étoit si glorieuse, & cette préférence des opprobres du peuple de Dieu? & n'auroit-il pas pu concilier avec sa foi l'honneur d'être adopté par la Princesse d'Egypte? Il l'auroit pu, mes Freres, ou du moins il auroit crû le pouvoir, s'il avoit eu moins de connoissance qu'il n'en avoit, du péril où cette adoption exposoit sa foi, de la nature des engagements où il seroit entré,

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 301
tré, & du scandale qu'auroit pû recevoir sa nation de voir qu'un fils d'Abraham ne se fît pas plus d'honneur de son extraction & de sa naissance, que d'être aggregé dans la plus illustre famille de l'Univers. Plusieurs autres raisons encore, qui nous sont inconnues, se présenterent à son esprit pour le détourner de prendre conseil en une conjoncture si délicate, de la chair & du sang, & le déterminer à ne consulter que sa foi: & sa foi éclairée, sa foi dégagée de tous préjugés, sa foi épurée des bas sentimens de la terre, ne lui permit point de chercher des ménagemens sur l'offre qui lui étoit faite, pour l'accommoder à ses intérêts présens, comme fait en cent occasions, infiniment moins délicates que celle-là, la foi de ces gens qui mettent tout leur esprit à accorder leur Religion avec le monde, leur devoir avec leurs intérêts, leur conscience avec les penchans de leur cœur. Moïse ignoroit toutes ces finesses de l'amour propre; il igno-
roit

roit cet art industrieux de se faire des illusions qui flattent le cœur : habile en toute autre chose , il ne fa-voit rien en celle de dissimuler avec Dieu , & de se partager entre Dieu & le monde ; toute son attention étoit à suivre la direction de sa foi , & dirigé , poussé , animé par la foi il refuse l'adoption , & avec elle les honneurs , les richesses , & les délices de l'Egypte , & il choisit l'opprobre de Christ. Jamais la foi n'a-voit fait faire à un homme un semblable sacrifice : je n'en connois point en ce genre-là de pareil , ni qui donne de plus grandes leçons à toute l'Eglise , & qui doit mieux servir d'exemple à tous les Chrétiens.

*Applica-
tion.*

S. Augustin a dit quelque part en parlant de la promptitude avec laquelle Pierre & André , & les deux fils de Zebedée , avoient abandonné leur barque & leur pêche pour suivre Jésus-Christ , que c'étoit autant que s'ils avoient abandonné des choses d'une fort grande valeur ; parce
que

que celui qui quitte tout ce qu'il a, en quitteroit davantage, s'il en avoit. Cela me paroît un peu outré. Je laisse au zèle des Apôtres la gloire d'avoir pû dire à Jésus-Christ; *Nous avons tout quitté, & nous t'avons suivi*: parce que l'ayant fait dans toute l'intégrité de leur ame, ils auroient quitté beaucoup, s'ils eussent eu beaucoup à quitter. Mais il en coûte bien autrement au cœur d'abandonner de grandes richesses, que de n'abandonner que quelque maison, ou telle autre chose de peu de valeur, comme il faut bien d'autres efforts pour arracher un grand arbre, qui a des racines fortes & profondes, qu'un simple arbrisseau, dont les racines foibles & tendres ont à peine enfoncé quatre doigts en terre. Rien n'a pû égaler l'avantageuse situation où Moïse se trouvoit, & cependant vous venez de voir combien peu il y fut sensible, & avec quel généreux & saint desintéressement il y renonça, pour ne donner point la moindre

at-

atteinte à la pureté de sa foi : est aujourd'hui, à la honte d'un siècle infiniment plus éclairé que celui où vivoit Moÿse, pour des intérêts de rien, pour quelques petits emplois, pour un miserable héritage, on abandonne sa foi, on sacrifie sa conscience, & on se livre à une Religion que l'on déteste dans son cœur. Fut-il jamais rien de plus affreux que ces défections & ces révoltes ?

Mais par la grace de Dieu, mes Freres, il s'est aussi trouvé en nos jours un grand nombre de personnes qui ont sù mieux profiter de l'exemple de Moÿse. Leur sacrifice n'a pas été si grand que le sien, mais il a été tout ce qu'il pouvoit être, & l'on est agréable à Dieu *selon ce qu'on a, & non pas selon ce qu'on n'a pas.* Le cœur s'est immolé lui-même dans un parfait renoncement à sa patrie, à sa famille, à ses biens à son repos, & toute l'Europe est aujourd'hui pleine de ces illustres Confesseurs de la foi, qui ont préféré l'opprobre de Christ aux honneurs,

2 Cor. 8.

12.

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 305

neurs, aux richesses, & aux délices de l'Égypte, de cette nouvelle Égypte, devenue aussi fameuse par ses persécutions contre l'Église Réformée, que l'a été l'ancienne Égypte par ses persécutions contre le peuple de Dieu. Oui, mes Freres bien-aimez, c'est une des merveilles de la Grace que cette fidélité que tant de personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition ont fait paroître, les uns par l'abandon volontaire de leurs biens; les autres par leur courage à soutenir la longue épreuve des prisons & des cachots; & les autres enfin par une constance au dessus des forces humaines à préférer l'opprobre de Christ dans l'infamie d'une galere, aux douceurs de la liberté, & aux offres éblouissantes de leurs persécuteurs. Quelles actions de graces n'en devons-nous pas à Dieu, & quelles prieres la charité chrétienne, & la communion qui doit être entre nous & ces fideles Confesseurs, ne nous obligent-elles pas

TOM. II.

V

de

306 *La foi de Moÿse.*

de répandre sans cesse aux pieds de Dieu, pour le supplier de les soutenir dans un si rude combat, & de rendre leur foi victorieuse jusqu'à la fin de leurs souffrances ! Toute leur attente est en Dieu, & ils ont toujours les yeux de leur ame arrêtez sur la récompense qu'il a misericordieusement promise à la persévérance de ses enfans : *Sois fidele*

Apoc. 2.
10. &
3. 21.

jusques à la mort, & je te donnerai la couronne de vie. Et celui qui vaincra, je le ferai assseoir avec moi sur mon trône. Toutes les grandeurs humaines s'abaissent, & vont se briser aux pieds de ce trône auguste. Tout l'éclat des honneurs du siecle disparoît devant celui de cette couronne ; & toutes les délices du monde ne sont qu'un vain amusement, des délices creuses & imaginaires, au prix de celles du Ciel, qui rassasient sans lassitude, & qui coulent avec abondance de la présence de Dieu, sans tarir jamais.

Pse. 16.
11.

Ta face, ô Eternel, est un rassasiement de joye ; & il y a des délices

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 307
lices en ta droite pour toujours.

Chercher ailleurs des plaisirs solides, des honneurs réels, de vraies richesses, c'est chercher à se faire d'agréables illusions, & se repaître l'esprit de chimères: c'est encore quelque chose de pis, c'est se faire des liens, qui pour être doux au cœur, n'en sont pas moins des liens, & ne tiennent pas moins l'ame captive. Car que sont, je vous prie, cette ambition des honneurs, cette avidité des richesses, cette pente aux plaisirs des sens, ces passions qui toutes tirent leur naissance de l'amour propre, que de véritables liens dont nôtre ame s'enveloppe? La Raison veut s'y opposer, mais elle est trop foible pour en venir à bout, & pervertie par la passion, elle se range enfin dans son parti, & lui prête ses propres armes, ses faux raisonnemens, ses sophismes.

Un homme de naissance, dit-elle en l'un; un homme qui se trouve quelque mérite, dit elle en un autre;

tre ; un homme , dit elle dans un troisieme , qui peut ou par ses alliances , ou par ses richesses , prétendre à un tel , ou à un tel emploi , & l'exercer avec dignité , n'aura ni ambition ni courage de s'élever , & de se faire un nom dans le monde ! n'ai-je pas raison de le souhaiter , & ne dois-je pas faire tout mon possible pour y réussir ? Ainsi parle la Raison à cet homme ambitieux , & la conclusion prise qu'il faut se mettre dans une distinction dont on puisse se faire honneur ; on met tout en œuvre : intrigues , pratiques sourdes , obliquez , injustices , rien n'est oublié. Eh bien ! le voilà , cet homme , monté où il aspirait ; en demeurera-t-il là ? Il en voit un autre qui est un peu plus élevé ; cette élévation lui fait ombre ; il faut l'abaisser , ou s'aller placer de niveau avec lui : il y est ; ce n'est pas assez : un égal est toujours incommode , on l'a trop à ses côtes ; il faut monter plus haut , & le laisser au dessous : l'y voilà laissé , il n'y a plus

plus de chemin à faire pour cet ambitieux , il est monté au plus haut degré de grandeur ; tout le monde lui fait la cour ; il est l'idole des uns , la terreur des autres ; il décide du bon ou du mauvais sort des particuliers , c'est un petit Souverain ; c'est un petit Dieu , qui a fû se faire parmi les mortels une espèce *d'apothéose*. Mais par son malheur il n'a pas pû trouver le secret de se rendre immortel. La mort l'attend de pied ferme , elle vise sur lui pour le percer de ses traits : le moment vient où elle les lui lance tout à propos : il tombe par terre , toute sa grandeur tombe avec lui , ses honneurs l'abandonnent , & le laissent entrer dans le tombeau ; il y est d'abord la proie des vers , & bien-tôt après il n'est plus qu'une poignée de poudre. Hélas ! faut-il pour en venir là se donner tant de mouvement, se tant tourmenter l'esprit , fouler à ses pieds les loix les plus saintes ? O Raison humaine , que tes conseils sont pernicieux , &

que tu t'égares, & nous égares misérablement, quand tu n'es pas éclairée des lumières de la foi !

Les richesses & les plaisirs n'ont pas plus de solidité, ni plus de durée. Les plus grands trésors de la terre ne valent jamais ce qu'ils ont coûté de travaux & d'inquietudes à acquérir : le plus souvent même ils ont coûté la perte de l'ame ; *car ceux qui veulent être riches tombent en plusieurs desirs fols & nuisibles qui plongent les hommes dans la perdition ; & la convoitise des richesses est la source de tous les maux.* Or si l'on ne voit point d'homme si fou dans le monde, de marchand, de négociant si insensé, que de donner une marchandise de fort grand prix, pour une autre qui n'est de nulle valeur ; comment se peut-il trouver des Chrétiens si dépourvus d'esprit & de raison, que de perdre leur ame par des injustices, des fraudes, des mensonges, des juremens, des usures, & par tels autres péchez semblables, qui n'entrent que trop

com-

1 Tim.
6. 9. 10.

communément dans le trafic & dans le commerce , pour faire quelque gain , & pour accumuler dans leurs maisons des richesses périssables, qui ne peuvent point aller avec eux dans le tombeau , ni les rendre heureux même en cette vie ?

Pour les plaisirs qui sont une de ces trois sortes de choses à quoi le cœur des hommes se laisse plus facilement prendre , mais qui est aussi une de celles dont Moyse ne fit aucun cas , ils sont si minces de leur nature , qu'ils cessent de plaire du moment qu'on veut les approfondir , ou pour peu qu'ils durent trop , ou qu'ils reviennent trop souvent : il ne faut que les effleurer ; plus ils passent vite , plus le sentiment en est délicat. Or se peut-il rien voir, mes Freres , qui en fasse mieux connoître la vanité & le néant ? Aussi Salomon , Prince grand dans sa sagesse , mais extrême dans ses défauts , déclare au Livre de l'Ecclesiaste , qu'après ne s'être épargné aucune des délices qu'un Roi com-

me lui pouvoit goûter dans un regne le plus tranquille & le plus heureux qu'il y ait jamais eu au monde, & s'être appliqué à rechercher tous les plaisirs les plus doux, il avoit enfin reconnu que ce n'étoit qu'une vanité toute pure, une illusion, un néant, & il avoit conclu par dire, que *de craindre Dieu, & de garder ses commandemens, c'étoit le tout de l'homme.*

Ecc. 12.
15.

Apprenons de tout cela, mes Freres bien-aimez, à n'avoir ni pour les plaisirs, ni pour les richesses, ni pour les honneurs que des sentimens reglez par la foi. Quand la foi présidera sur les mouvemens de nos cœurs pour tous ces différens objets des passions humaines, ils seront si foibles en nous, & réduits si à l'étroit, que nous n'aurons pas à craindre qu'ils captivent nôtre cœur, & qu'ils le détournent de la recherche des biens célestes, & des délices du Paradis. Ce sont les seuls biens, les seules délices qui méritent nôtre ardeur, & dont la

re-

Serm. XV. sur Hébr. ch. XI. 24--26. 313

recherche ne soit jamais vaine & infructueuse. *Pensons aux choses qui* ^{Col. 3.}
sont en haut, & non à celles qui sont ^{2.}
sur la terre. Nôtre trésor est dans le Ciel, ayons-y aussi nôtre cœur. Travaillons non point après la vie ^{Jean 6.}
de qui périt, mais après celle qui est ^{27.}
permanente en vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme, & tout ensemble Fils de Dieu, nous donnera dans le Royaume de son pere; & quand ^{Col. 3.}
Christ, qui est nôtre vie apparoitra, ^{4.}
nous paroîtrons aussi avec lui dans la gloire. Amen! Amen!